

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Recours au pays

Jean-Guy Pilon

---

Volume 3, Number 1 (13), January–February 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59809ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Pilon, J.-G. (1961). Recours au pays. *Liberté*, 3(1), 439–444.

# Recours au pays

*JEAN-GUY PILON*

## I

Parler comme si les très grandes voiles du matin ne devaient jamais disparaître. Ni les lumières qui abolissent les horizons, ni la pluie, ni les arbres, ni la nuit, ni rien.

Parler pour vivre, pour ouvrir les yeux et aimer. Pour retrouver le village de sa naissance, enfoui quelque part sous la neige sans mémoire.

Parler pour ne plus attendre demain, ni les mois à venir, mais parce qu'il faut conduire ce jour à la joie des mots simples, d'un regard, d'une heure pleine et définitive.

## II

Auras-tu cette patience sans limite du pays pour répéter les paroles que je t'apprendrai, au fur et à mesure des lacs et des montagnes, des hivers et de la pluie?

Aurai-je ce don des langues sans lequel le mot patrie n'aurait plus de vérité?

Nous sommes à la naissance d'un pays à reconnaître. Nourris de l'attention calme des découvreurs, nous savons que nous sommes seuls.

## III

La neige comme une distance se multipliant,  
comme la haine à la porte de chaque maison,  
comme une humiliation à franchir.

Mon pays sous la neige, comme une femme  
évanouie, comme un navire qui coule, comme  
un frère ennemi.

Certains soirs de froid blanc, un cri d'oiseau  
perdu, comme l'espoir d'un mauvais printemps.

## IV

Regarder, voir, attendre. Apprends ces mots  
et répète-les jusqu'à ce que ton sang en soit  
marqué.

Regarder l'avoine qui mûrit, le fleuve qui en  
a assez des croisades et qui n'aspire qu'à être  
fleuve et mouvement, les mains ravagées des  
paysans.

Voir les seins des filles, les cheminées de la  
ville, la douleur au fond des yeux.

Attendre parce que c'est le seul choix de la  
vie.

Apprendre le pays jour après jour, échec  
après échec, joie après joie. Apprendre un pays  
que tu ne sauras peut-être jamais.

## V

L'exigence du pays!

Qui suis-je donc pour affronter pareilles  
étendues, pour comprendre cent mille lacs,  
soixante-quinze fleuves, dix chaînes de mon-  
tagnes, trois océans, le pôle nord et le soleil qui  
ne se couche jamais sur mon pays.?

Où planter ma maison dans cette infinitude et ces grands vents? De quel côté placer le potager? Comment dire, en dépit des saisons, les mots quotidiens, les mots de la vie: femme, pain, vin?

Il y a des pays pour les enfants, d'autres pour les hommes, quelques-uns pour les géants . . .

Avant de savoir les mots pour vivre, il est déjà temps d'apprendre à mourir.

## VI

Aimer ce pays comme on désire l'aventure, ses mirages, ses pardons et ses espoirs; craindre ce pays comme on redoute la fin de sa vie; croire en ce pays comme au travail de ses mains.

Les très profondes douleurs ne sont jamais étrangères à l'amour.

## VII

Je suis d'un pays qui est comme une tache sous le pôle, comme un fait divers, comme un film sans images.

Comment réussir à dompter les espaces et les saisons, la forêt et le froid? Comment y reconnaître mon visage?

Ce pays n'a pas de maîtresse: il s'est improvisé. Tout pourrait y naître; tout peut y mourir.

## VIII

Nomme les choses, ne cesse jamais de nommer les plantes, les pierres, les objets.

N'oublie pas le nom qui est rivé à chaque visage, à chaque corps, à chaque étreinte. Dis

ce que tu es, ce que tu bâtis, ce que tu crois, ce que tu aimes. Ce que tu hais aussi, mais sans mépris. Dis le nom de ta maison, le nom des camarades, le nom de la ville. Nomme les êtres et les choses par leur nom, pour savoir qui tu es.

Il ne faut pas être étranger en son propre corps, il ne faut pas être étranger à son pays.

## IX

Ce n'est pas de vivre à tes côtés qui me détruit, c'est de ne jamais entendre ta voix, de ne jamais découvrir la nuit blanche de tes yeux.

Tu es là comme la colère d'un disparu ou l'espérance de la moisson. Je n'ai jamais vu les gestes de tes bras, ni le repos sur ton visage. Tu es ombre et absence, tu es pays à enfanter.

Il n'y a pas de lit à la fin du jour, mais seulement des épées nues.

## X

Le pays comme un chalutier qui s'avance vers le large, vers les grandes migrations et les espoirs sans noms.

Le pays qui s'avance contre vagues et vents, déchaînés par l'aube mais déjà porteurs de bienfaisance à l'instant sacré de la lune.

Le pays qui s'avance vers les faux horizons et la nuit perpétuelle . . .

Mais à bord, il y a des hommes secrets, il y a tes camarades souillés comme toi, naïfs et tendres.

C'est par eux que se justifiera le pays.

## XI

Tu ne seras jamais dans ton pays comme dans ta famille.

Tu accumuleras les échecs, les luttes, les fatigues, et les humiliations.

Pour un peu, on te dirait, avec des mots qui ne sont pas les tiens, que tu n'es pas d'ici, que tu n'as pas droit au paysage, que tu es d'un autre temps et que tu n'as rien compris.

Et pourtant, tu sais que cette terre ne vivra que par toi et par ceux qui y ont apporté des chansons.

Au nom même du pays, il te faudra prendre les armes pour garder ton nom. Il n'y a pas d'autres recours . . .

## XII

Sache au moins qu'un jour, j'ai voulu donner un nom à mon pays, pour le meilleur ou pour le pire; que j'ai voulu me reconnaître en lui, non par faux jeux de miroirs, mais par exigeante volonté.

Me suis-je trompé d'avoir voulu à tout prix aimer ce pays qui n'a rien d'une femme, même pas la douceur des syllabes? Je ne sais pas. Tu auras à le juger toi-même sur la seule foi des racines que tu identifieras à ton tour, quand sera venu le jour des choix difficiles.

Quelle étrange ambition dans une vie d'homme que de vouloir apprivoiser le nom de son pays et de se le répéter jusqu'à l'amour! L'amour qui n'est jamais définitivement acquis . . .

## XIII

Qu'est-ce qu'un pays? Une terre sauvage dont on ne voit jamais la fin ou les très chauds bras des filles dans toutes les villes du monde?

Les nuées d'hirondelles ou les fôrets d'automne dévorées de couleur et de feu nous feront-elles oublier une seule nuit d'oubli?

Vient un jour où chaque homme rencontre son pays et lui dit oui à jamais.

*Jean-Guy PILON*